

FERDINAND DOLLE (1862-1933)

Daniel URBAIN

Mon grand-père, Ferdinand Frédéric Dollé, est né à Corcieux (Vosges, arrondissement de Saint-Dié), le 5 octobre 1862, fils de Ferdinand Florentin Dollé, artisan ébéniste et de Marie-Catherine Florent-Didier, son épouse¹.

Il avait un frère et une sœur plus jeunes : Constant Dollé, deux ans de moins (1864 ?), né également à Corcieux ; Florentine Dollé, née en 1870 à Paris, pendant le siège.

Le couple parental avait en effet dû quitter les Vosges pour Paris pour y trouver du travail, à une date indéterminée qui se situe entre la naissance de Constant et celle de Florentine. Il est clair que la guerre de 1870 les trouve à Paris ; ce n'est pas elle qui les a contraints à s'y réfugier, ni l'annexion de l'Alsace Lorraine, puisque Corcieux et le département des Vosges n'ont jamais été annexés ; je dois préciser cela par rapport au qualificatif « Lorrain » donné à Ferdinand Dollé lorsqu'il travaillera à l'École Alsacienne à Paris, établissement fondé par des gens qui ont refusé l'annexion et ont donc quitté pour cette raison « l'Alsace Lorraine ».

Le siège de Paris par les Allemands a été une première épreuve ; la Commune de Paris en sera une seconde qui fera éclater la famille : le père, Ferdinand Florentin engagé politiquement, comme beaucoup d'ouvriers parisiens, sera arrêté par les « Versaillais » et condamné au bagne ; il mourra à Saint-Briec, dans un pénitencier qui était peut-être une escale pour Cayenne ou la Nouvelle Calédonie. Je n'ai pas d'éléments pour l'affirmer.

La mère Marie-Catherine, épuisée par la grossesse et la naissance de Florentine dans les conditions terribles d'une ville encerclée successivement par les Allemands puis par les Versaillais, va mourir très vite, laissant trois orphelins dont un bébé très fragile. Je n'ai pas les dates du décès de mes deux arrière-grands-parents.

Les deux garçons, Ferdinand et Constant sont envoyés à l'orphelinat protestant de Lemé (Aisne),

où leur trace apparaît dans les listes des années 1877, 1878 et 1879² : sur la première de ces feuilles, ils sont indiqués avec pour lieu de naissance Paris ; sur les deux suivantes, leur lieu d'origine véritable, Corcieux, Vosges, est correctement indiqué. Ils sont mentionnés comme relevant du Comité de Secours aux Victimes de la Guerre. Nulle mention n'est faite de leur date d'arrivée ou de départ dans cet établissement. En 1877, leurs âges sont mentionnés comme étant quatorze et douze ans, quinze et treize en 1878, seize et quatorze en 1879.

Une anecdote subsiste de cette époque, qui m'a été contée par ma mère dans mon enfance : Ferdinand ayant cassé avec une fronde, une dent d'un camarade, fut puni, mis au pain sec et à l'eau, et l'on infligea la même punition à Constant, de peur que le petit frère n'apporte en cachette de quoi manger à l'aîné.

La petite sœur, Florentine, fut placée pour sa part à l'Asile Évangélique d'Orthez (Pyrénées-Atlantiques), établissement qui est aujourd'hui Maison de Retraite et qui était alors aussi un orphelinat. Ce placement méridional était motivé par sa santé précaire.

A la décharge de l'éducation spartiate de ces établissements protestants qui recueillaient des enfants de Communards n'ayant rien de protestants, il faut souligner l'effort de promotion sociale fait en faveur des orphelins recueillis : les trois Dollé seront présentés chacun à leur tour à l'École Normale et deviendront tous trois enseignants. Ferdinand et Constant passeront par l'École Normale Protestante de Paris (je crois qu'elle était à Courbevoie, peut-être là où a été ensuite l'école d'infirmières « La Montagne ») et Florentine sera élève de l'École Normale laïque de Pau, créée entre-temps.

Le Comité de Secours aux victimes de la guerre était-il une œuvre exclusivement protestante ? Je ne sais ; avait-il un lien avec la toute jeune Mission Mac-All, Mission Populaire Évangélique fondée précisément pour venir en aide à la population

¹ Ce témoignage de M. Daniel Urbain est déposé dans le fonds du C.E.P.B. aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques sous la cote 60J 198.

² *Bulletin pour la sauvegarde du temple de Lemé*, n°3, septembre 1993, pages 65, 67, 69.

désespérée par l'échec de la Commune en leur rendant une espérance en Jésus-Christ et en leur redonnant envie de se battre pour un avenir meilleur ? Je ne sais. Ces pistes seraient à explorer.

Quand Ferdinand Dollé termine ses études, il n'a pas encore l'âge d'enseigner ; il part un an comme précepteur d'une riche famille française au Brésil. C'est probablement lors de l'année scolaire 1881-82 ; il doit avoir dix-neuf ans. Il n'y a pas trace de service militaire dans la mémoire collective familiale : peut-être en était-il exempté comme soutien de famille ?

Avant ou après le voyage en Amérique du Sud, entre l'École Normale et le début de sa carrière à l'École Alsacienne, je ne sais où situer le séjour de Ferdinand Dollé à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud (pendant de celle de Fontenay-aux-Roses où sa future épouse préparera le professorat).

Si Constant Dollé est resté jusqu'à sa retraite "instituteur des Écoles Primaires de la Ville de Paris", (il sera à l'école de la rue d'Alésia, dans le XVI^{ème} arrondissement de Paris, le maître d'école de mon père, Pierre Urbain), Ferdinand Dollé va donc passer dans l'enseignement secondaire. Il va commencer sa carrière à l'École Alsacienne « *L'histoire d'une institution française, l'École Alsacienne* » par Georges Hacquard, (dans son tome I, page 219) raconte : « *En 1883-84, le personnel de l'école subit peu de changement... Entrent deux nouveaux seulement, deux Lorrains : Ferdinand Dollé, professeur de sixième et plus tard de maths et de dessin géométrique, qui se prêtera avec enthousiasme à l'entraînement d'équipes de "marcheurs", lors de promenades hygiéniques...* ». (Suit le nom d'un autre Lorrain, Charles Pierné). Le tome II signale que pour attaquer l'année 1892-93, sont remplacés N... et N... et les mathématiciens N... et Ferdinand Dollé. Il sera donc resté neuf années scolaires .

Arrivé à vingt et un ans à peine, il en repart avant d'avoir trente ans. Il n'a pas pu être ainsi professeur à l'École Alsacienne en même temps que mon autre grand-père, le chimiste Georges Urbain qui y enseignera aussi à deux reprises, avec une interruption, dans la décennie comprise entre 1895 et 1905.

Ferdinand Dollé part de Paris ; mais pourquoi ? J'ai indiqué que sa petite sœur Florentine, élevée à Orthez, avait été présentée à l'École Normale à Pau, vers seize ou dix-sept ans, peut-être dès 1887, année de l'ouverture de cette école. Toujours est-il que Ferdinand Dollé en sa qualité de grand frère et de tuteur de sa jeune sœur encore mineure, fait le déplacement d'Orthez et de Pau pour y présenter

Florentine à Madame la Directrice de l'École Normale. La directrice est demoiselle ; ils vont se plaire et se marier.

Adèle Tourret, la directrice, est une protestante qui est née le 1^{er} avril 1860 à Nîmes et a grandi dans une « école mutualiste » où les grandes servaient de monitrices aux plus petites ; peut-être cet établissement marchait-il de pair avec une sorte d'École Normale Protestante où elle reçoit sa formation initiale d'institutrice. Après qu'elle ait enseigné un an à Aix-en-Provence, elle est recrutée par Félix Pécaut qui la fait entrer à l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses. Elle y passe avec succès le professorat, puis les épreuves de la Direction des Écoles Normales. A vingt-cinq ans, elle est à Aurillac (où les gens vont l'appeler « la Supérieure du Couvent de la République »), et à vingt-sept ans, en 1887, elle est chargée d'ouvrir la toute nouvelle École Normale de Pau, située chemin Tourasse. Félix Pécaut n'est certainement pas étranger à la nomination de sa coreligionnaire à la tête de l'École qui s'ouvre dans les « Basses-Pyrénées », le département d'origine de la famille Pécaut.

Félix Pécaut, avant d'avoir été l'un des artisans de l'École Publique des filles, au travers des Écoles Normales d'Institutrices et au travers de celle de Fontenay qui en formait les cadres, avait été pasteur à Salies de Béarn ; mais il avait démissionné à la suite d'un conflit avec le Consistoire d'Orthez dont les notables n'avaient pas accepté son libéralisme théologique.

La famille Pécaut passait parfois ses vacances à Saint-Jean-de-Luz. Un été, Ferdinand Dollé et Adèle Tourret sont invités à se joindre au groupe d'amis rassemblés là. Adèle manque de se noyer, et Ferdinand, grand sportif, la tire d'affaire en la remorquant jusque sur le sable par sa longue chevelure ; ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Cette invitation à Saint-Jean-de-Luz est, de la part de Félix Pécaut, un coup de pouce à la rencontre de ces deux enseignants de « culture protestante », fortement attachés à la laïcité... La baignade dans la rade de Saint-Jean fait le reste.

Ferdinand Buisson, autre ami du « clan Pécaut », intervient pour que Ferdinand Dollé, de l'École Alsacienne (établissement privé, certes, mais considéré alors par les Pécaut et les Buisson comme le laboratoire de l'École Publique de demain), soit nommé professeur d'un établissement palois. Il est donc affecté à l'École Supérieure Professionnelle Saint-Cricq, actuellement Lycée Technique Saint-Cricq de Pau.

Ils se marient le 17 novembre 1892 (Ferdinand a eu trente ans le 5 octobre, Adèle a trente-deux ans). La bénédiction nuptiale leur est donnée par J.

Privat, pasteur de l'Église Réformée. C'est encore quelqu'un du clan Pécaut. Un pasteur certes, mais aussi un « mal-pensant » aux yeux des notables du consistoire, le jeune couple étant lui-même aussi en froid avec l'Église-institution et son dogmatisme trop « orthodoxe ».

Naissent très vite trois enfants : Jacques, né le 1^{er} octobre 1893, Jeanne, née le 4 mai 1895, et Thérèse, née le 2 février 1897. Les trois enfants sont baptisés tous ensemble le 23 septembre 1897 ; à signaler que Félix Pécaut est le parrain de Jacques. Félix Pécaut mourra l'année suivante et ne s'occupera donc guère de son filleul.

Ferdinand Dollé est un homme sportif qui va pratiquer le cyclisme et s'intéresser aux débuts du rugby à Pau.

Dans les années parisiennes de l'École Alsacienne, il fréquentait l'Union de Paris des UCJG, mais aussi les YMCA d'Angleterre, dont il partageait l'idéal d'un développement parallèle du corps, de l'âme et de l'esprit. A Londres comme à Paris, il aimait utiliser les installations sportives des Foyers des UCJG / YMCA (*Unions Chrétiennes des Jeunes Gens / Youngs Men Christian Association*).

Il sera à Pau, ville accueillant une énorme colonie d'Anglais avant 1914, membre d'une Loge Maçonnique de rite écossais, variante de la franc-maçonnerie qui n'est pas hostile à l'Évangile, loin de là. Il s'engagera à la Ligue des Droits de l'Homme et sera un ardent défenseur de Dreyfus.

Il est aussi militant de l'Amicale des Instituteurs des Basses-Pyrénées. Il lui arrive, avant 1914, de déclarer lors d'un congrès de cette amicale, qu'avec le prix d'un cuirassé, on pourrait construire plusieurs centaines d'écoles primaires. Le préfet veut le faire destituer.

Son cas est étudié devant une instance administrative de l'Académie, appelée Conseil Départemental et où siègent avec le préfet, les directeur et directrice des deux Écoles Normales et les proviseurs des lycées. Son épouse y est donc juge et partie. La question posée par le préfet pour introduire le vote n'est pas claire. Madame Dollé doit demander :

*« Monsieur le Préfet, si nous votons
Oui, cela signifie que Monsieur Dollé
sera révoqué, n'est-ce pas ? »*

Le préfet doit reconnaître que c'est en effet le cas ; il répond que oui, et les autres chefs d'établissements, réalisant alors qu'ils allaient tomber dans un piège, se ressaisissent et votent tous non. Ferdinand Dollé est maintenu dans son poste. Il semble que des maths et du dessin, Ferdinand

Dollé soit passé à Pau à l'enseignement de l'anglais.

En 1914, à la déclaration de guerre, il est chargé de sélectionner des appelés du 18^{ème} Régiment d'infanterie de Pau pour servir comme interprètes auprès de l'armée anglaise. Mais Ferdinand Dollé trouve leur pratique de l'anglais trop élémentaire pour être fiable sur le front, lorsqu'il s'agira de transmettre des consignes d'une unité à l'autre. Aussi, il s'engage lui-même comme interprète auprès de l'armée anglaise et fait toute la guerre à proximité du front ou sur le front, alors qu'il a déjà plus de cinquante ans et que son fils aîné est aussi mobilisé. Pour un pacifiste, c'est original. Sa conscience lui fait préférer son devoir à ses convictions.

Après l'armistice, il retrouve son poste à Saint-Cricq deux ou trois ans encore, et bien qu'il soit plus jeune qu'elle, il prend sa retraite avant son épouse ; vers 1921-22, il fait l'acquisition d'une maison à Gurmençon, à quatre kilomètres d'Oloron-Sainte-Marie, à l'entrée de la vallée d'Aspe, au sud de Pau. Lorsqu'il était à Pau, mari de Madame la Directrice, il avait déjà cultivé un jardin potager, un verger et installé des ruches dans le parc de l'École Normale... sans oublier l'aménagement d'un tennis pour les élèves. A Gurmençon, il va pouvoir jardiner chez lui, profitant encore plus de l'expérience du jardinage acquise dès son enfance à l'orphelinat de Lemé.

Ayant plus d'un hectare de terre au sud de la maison, face à la montagne (le Malh-Arrouy qui se dresse cinq kilomètres au sud, au bout de la plaine du gave d'Aspe), il cultive un vrai champ qu'il enseme en maïs. Il fait son jardin, soigne ses ruches ; il reste un homme de plein air, nage dans le Gave dont il est le seul de la famille à pouvoir remonter le courant. Mais ce bonheur dure seulement une dizaine d'années. Il meurt à Gurmençon le 8 septembre 1933, entouré de tous les siens car c'est l'époque des vacances scolaires.

Ses obsèques sont présidées par le pasteur Charles Cadier, d'Oloron-Osse. Le ministère de Charles Cadier sera déterminant pour un nouvel ancrage de toute la famille dans le protestantisme, dont Ferdinand et Adèle s'étaient quelque peu éloignés à Pau, surtout parce que la fréquentation du temple leur semblait difficilement compatible avec la neutralité religieuse à laquelle une Directrice de l'École Normale se devait de rester attachée par « devoir d'état ». Mais c'était un éloignement du culte, plus que de la foi biblique dont ils étaient l'un et l'autre nourris.

A la retraite, ils ont pu recommencer à fréquenter le culte, à la Fraternité d'Oloron, sans ressentir de scrupules vis-à-vis d'une obligation de neutralité religieuse.

Leur descendance n'a jamais rompu les liens avec l'Église Réformée ; elle compte deux pasteurs (l'auteur de ces lignes, Daniel Urbain, fils de Thérèse Dollé, mais aussi Nathalie Paquereau, petite-fille de Jacques Dollé, actuellement pasteur à Mont-de-Marsan-Dax), sans compter encore une femme de pasteur, et plusieurs conseillers presbytéraux dans diverses paroisses de France.

Jeanne Dollé, la seconde des enfants de Ferdinand et d'Adèle Dollé, a suivi les traces de sa

mère : École Normale puis Fontenay-aux-Roses, pour se retrouver Directrice de l'École Normale *Protestante* et Publique de Strasbourg dans les années trente. C'est bien parce qu'elle était protestante que le Ministère de l'Éducation Nationale l'a nommée à ce poste particulier qui reflétait les conditions de l'Alsace-Lorraine concordataire. Elle a terminé sa carrière Directrice du Lycée de Filles de Pau, continuant dans la ville de ses parents une carrière d'enseignante.

La famille garde ses principales racines dans les Pyrénées-Atlantiques, très loin des Vosges natales de Ferdinand Dollé.



Adèle et Ferdinand Dollé vers la fin des années 1920

La descendance de Constant Dollé (mort lui-même à Montrouge vers 1928 ou 29) est aussi venue s'ancrer dans le même coin au travers de son fils André. Constant Dollé a eu trois fils, dont deux sont morts à la guerre de 1914-18. André, le seul survivant, est venu à la retraite s'établir à Orthevielle dans les Landes, entre Orthez et Bayonne. Sa fille Janine Billot y vit à présent à son tour.

Florentine Dollé, au sortir de l'École Normale avait épousé un instituteur basque, Henri Miguras; leur point d'attache était aussi dans le même secteur (Bayonne-Bidache), mais les fils Miguras sont partis pour le Chili dans les années vingt de ce siècle et y ont fait souche. Florentine est morte à Bayonne en avril 1957.

On s'est parfois posé la question des suites de l'action sociale et religieuse des œuvres protestantes du XIX^{ème} siècle. La descendance directe de Ferdinand Dollé (plus de quarante personnes, plus les conjoints) constitue incontestablement une *famille protestante* ; le fait qu'il ait épousé une protestante nîmoise de souche n'y est peut-être pas étranger. Mais l'influence de l'orphelinat de Lemé, celle de l'École Alsacienne, des UCJG, la présence de Félix Pécaut à Fontenay-aux-Roses sont certainement une série de facteurs favorisant l'éclosion d'une « culture protestante » de tolérance qui peut allier une authentique foi chrétienne à l'engagement laïque, tout en étant respectueuse des idées de chacun. Cette culture protestante, quelle que soit notre degré d'engagement dans l'Église Réformée, fait toujours de nous des rebelles à tout dogmatisme étroit.